

distance, se parlèrent à voix basse et revinrent sur leur pas. Si Renzo eût pu les entendre, il n'eût pas été peu surpris.

—Ce serait pourtant une belle gloire, si en rentrant au château, disait l'un, nous pouvions raconter que nous lui avons aplati les côtes sans que le seigneur Griso fût là pour nous le commander !

—Oui, mais ce serait nous exposer à faire manquer l'affaire principale, disait l'autre. Vois, ne s'est-il pas douté de quelque chose ? il s'arrête... nous regarde... Ah ! s'il était plus tard !... Retournons-nous-en pour ne pas laisser soupçonner... Tu vois, il vient du monde par ici... laissons-les tous aller au poulailler

En effet, chacun revenait des champs, les femmes avec leur enfant sur le cou, tenant les plus grands par la main et leur faisant leurs prières du soir tout en marchant ; les hommes portaient leurs bûches et leurs pioches en échangeant quelques paroles sur la récolte et la misère qui s'ensuivait, et la cloche du soir dominant toutes ces voix annonçait la fin de la journée. Lorsque Renzo eût vu les étrangers s'éloigner, il continua son chemin avec ses deux compagnons et ils arrivèrent chez Agnèse à la nuit close... Lucia était depuis plusieurs heures dans les angoisses de l'attente. Agnèse ne trouvait pas de paroles pour encourager sa fille. Au faible coup que Renzo frappa à la porte, Lucia fut saisie d'une telle frayeur qu'elle se résolut de tout souffrir plutôt que d'exécuter la détermination que l'on avait prise. Mais quand il eut dit : « Me voici, allons ! » Quand tous se mirent en marche, Lucia n'eut ni le temps ni la volonté d'opposer des difficultés ; elle prit en tremblant un bras à sa mère, un bras à son fiancé, et marcha presque traînée avec l'aventureuse compagne.

Ils sortirent silencieusement, s'avancant à pas mesurés. Evitant le chemin qui traversait le village et était le plus court, ils prirent pour n'être pas vus un sentier derrière les maisons. En arrivant au presbytère, ils se divisèrent ; les fiancés se cachèrent au coin du bâtiment, Agnèse devant eux, pour pouvoir, lorsqu'il en serait temps, courir vers Perpetua. Tonio et

Gervaso se présentent à la porte et frappent ; une fenêtre s'ouvre : —Qui est là à cette heure ? crie Perpetua, il n'y a pas de malade, que je sache. Est-il donc arrivé quelque malheur ?

...C'est moi avec mon frère, répondit Tonio. Je voudrais parler au seigneur curé.

—Est-ce heure de chrétien ? Quelle indiscretion ! Revenez demain.

—Ecoutez, je reviendrai ou je ne reviendrai pas. Il m'est rentré un peu d'argent et je venais m'acquitter de ma dette ! mais si cela ne se peut pas... patience... je sais qu'en faire. Je reviendrai quand j'en aurai ramassé d'autre.

—Attendez-moi, attendez ! Mais pourquoi à cette heure ?

—Je viens de le recevoir, et j'ai pensé que si je dors avec j'aurai peut-être une autre idée demain matin. Cependant, si l'heure vous déplaît... je n'ai rien à dire... Si vous ne voulez pas... je m'en vais !

—Non, non, attendez ! je vais revenir avec la réponse du seigneur curé ; Perpetua ferme la fenêtre.

Agnèse dit à Lucia :

—Courage ! c'est l'affaire d'un moment ; c'est comme lorsque l'on se fait arracher une dent.

Et elle rejoint les deux frères devant la porte, causant avec Tonio, de manière que Perpetua pût croire qu'elle passait par hasard et que Tonio l'avait retenue un moment.

(A continuer.)

—ooo—

Conseils

POUR ÊTRE HEUREUX EN MÉNAGE

Ne racontez pas à vos voisins les petites misères de votre intérieur.

Réconciliez-vous, embrassez-vous après vos petites querelles.

Régalez vos dépenses sur vos revenus.

Efforcez-vous d'être aussi aimables que lorsque vous vous faisiez la cour.

Tâchez de vous aider et de vous consoler mutuellement.

Souvenez-vous tous les deux que vous êtes mariés avec un être humain et non pas avec un ange.

Rappelez-vous tous deux que vous êtes unis pour le malheur comme pour le bonheur.

Bouquet de Pensées.

Tout catholique est un fils qui doit défendre sa mère, la sainte Eglise.

Louis VEUILLLOT.

Il est nécessaire que la Religion soit, dans cette vie, une affaire sérieuse, et que vous la pratiquiez sincèrement.

M^{re} DUPANLOUP.

L'Eglise s'accroît par les persécutions, s'éclaire par les hérésies, se fortifie par les tourments.

OZANAM.

La droiture du cœur, la vérité, l'innocence, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur.

MASSILLON.

Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière, dès qu'il vous aperçoit.

FÉNELON.

Avec du mérite, de la probité et de la vertu, on réussit infailliblement.

RAMEAU.

L'Agriculture.

—L'agriculture est le premier métier de l'homme, c'est le plus honnête, le plus utile et par conséquent le plus notable qu'il puisse exercer.

J. J. ROUSSEAU.

—La classe des agriculteurs ne devrait-elle pas être la plus estimée de tous ?

MARMONTEL.

—Chez toutes les nations, l'agriculture est la source la plus pure de la prospérité publique.

CHAPTAL.

—L'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, est la source de tous les vrais biens.

FÉNELON.

—L'industrie agricole doit toujours être la base de la richesse des nations.

B de Saint-Pierre

—L'agriculture est le premier élément de la prospérité.

NAPOLÉON I^{er}.